

L'homme

C'est en 1904 que je l'ai, pour la première fois, entendu, mais c'est à partir de 1910 que je l'ai particulièrement connu et fréquenté, en entrant dans la famille de l'ouvrier verrier qui avait dirigé, en 1896, les fameuses grèves de Carmaux et qui, avec Jaurès, sur ses conseils et sous sa direction, avait fondé la Verrerie ouvrière. C'est ainsi que, venant souvent chez nous, il me prit dans sa bienveillante et inestimable amitié.

Il était la simplicité, la bonté mêmes. Et il aimait les jeunes.

Il avait alors 51 ans et sa barbe était déjà blanche. Il était de taille moyenne, mais massif, trapu, ample. Sa tête magnifique, au front large et lumineux, portait la marque extérieure du génie qui éclatait dans ses yeux, petits certes, mais d'un bleu étrange, d'un bleu profond, d'une extraordinaire intensité de regard, atténuée par les reflets de douceur et parfois par des pétilllements de malice.

Il marchait lentement, les mains derrière le dos, le front et les yeux toujours levés vers le ciel, comme s'il puisait sa vie dans l'infini, comme si, selon son expression même, il voulait retrouver et maintenir le sens de la simplicité, de la fraternité, de la vie profonde et mystérieuse.

Bien que le chapeau de paille que je sauvai un jour du désastre dans une réunion orageuse à Toulouse, en 1911, et que le lendemain il aborait encore tout cabossé et défoncé, portait à marque «Aux élégants d'Albi», n'avait rien d'un élégant. Il ne prenait nul souci de sa tenue. Son veston était désorganisé par les livres et les journaux dont il bourrait ses poches. Hier des fois, ses manchettes en celluloid se détachaient de ses manches de chemise pour se promener à la limite de ses doigts; et il ne s'apercevait même pas que, les refoulant, il les plaçait sur la manche de son veston.

Mais il suffisait de le contempler un instant, de voir la sérénité, la puissance, la profondeur de son regard pour se rendre compte qu'on avait devant soi, vivant, réel, le génie.

L'orateur

Mais c'est dans la conversation familière et surtout dans l'action oratoire que se révélait cette incomparable force humaine. Quand on l'écoutait pour la première fois, on était d'abord déçu par ses premières phrases. Au début, sa diction était lente, il paraissait chercher ses mots, sa voix était

Souvenirs sur Jean Jaurès

PAR VINCENT AURIOL

grasseyante, le ton monocorde le geste gêné... Mais, soudain, la pensée venait, jaillissait, drue, éblouissante. Elle le prenait, le saisissait, l'élevait, vous élevait avec lui, et alors c'était une voix qui cuivre qui emplissait les plus vastes édifices et qui s'adaptait en même temps à toutes les nuances de sa pensée: tour à tour ample, caressante, ironique, grondante et vibrante comme le tonnerre.

Egalement son geste suivait sa pensée, tantôt coupant l'espace tel le rameur la mer, comme pour laisser passer l'idée; tantôt, les deux trains en avant, présentant les arguments, les pétrissait ou s'appropriait à cueillir les esprits conquis; tantôt, ses bras courts se tendaient vers le ciel, et alors, le geste semblait les prolonger comme s'il réalisait ce qu'il écrivait un jour à l'un de ses amis: «Je voudrais tenir la charrue. Alors je commanderais à l'ombre d'élargir mon geste jusqu'aux étoiles.»

Ecrivait-il ses discours comme Poincaré, les apprenait-il comme Viviani? Quelques-uns l'ont soutenu, en prétextant de la perfection de la forme et en invoquant ce fait qu'il lui arrivait d'en répéter mot par mot certains passages. J'affirme que non. Certes, il les préparait longuement, avec cette conscience qu'il mettait en toutes choses et qu'il résumait par cette phrase qu'il aimait à nous dire: «Fais ce que tu fais.» Mais il avait une culture immense et variée dans tous les domaines; il y puisait à pleines mains; un grand nombre de ses images était même un rajournement d'images classiques qui remontaient en foule dans son esprit. Il avait une mémoire prodigieuse, de telle sorte qu'il retenait ce qu'il avait lu et reproduisait tout ce qu'il avait dit. Cette culture lui permettait de faire des improvisations éclatantes.

En 1914, pendant un discours de Ribot à qui il allait répondre pour critiquer sa politique stérile, et dont la silhouette, très longue, très mince, vêtue de noir, était couronnée par une tête de cire et une barbe blanche, il jeta sur le papier ce mot «Phocion». Le voici à la tribune. Il montre le néant de l'action de Ribot puis, penché vers lui, il dit d'une voix chantante: «On pourrait dire de vous, ce qu'on disait de Phocion: «Tu es long, tu es triste com-

me le cyprès, mais comme le cyprès, tu ne portes pas de fruits.»

Il est exact qu'il pouvait volontiers répéter ses discours, mais il le pouvait, non grâce à un écrit, mais grâce à sa mémoire.

En 1910, il vint faire à Toulouse une conférence sur Tolstoï... Il ne l'avait pas écrite, à peine avait-il jeté des notes sur quelques feuillets. Sa péroraison fut d'une telle flamme qu'elle paralysa la main des sténographes. Je le vis, le soir après dîner, pour qu'il voulût bien rétablir cette magnifique période. Après de vives protestations, il biffa les deux lignes lamentables de la copie et couvrit d'une écriture rapide et sans ratures quatre feuillets où l'on retrouve mot pour mot ce que nous avions entendu et que vous pouvez lire dans les pages choisies.

Il est vrai que de tels échantillons d'humanité sont rares. Mais je veux dire que j'ai pu, depuis admirer une mémoire semblable, une égale sensibilité, une aussi forte dialectique, une aussi profonde culture, une passion aussi ardente de l'humanité, chez un homme qui, par un grand nombre de dons exceptionnels, peut lui être comparé, qui, d'ailleurs, est son vrai disciple, et qu'il aimait et que nous aimons, c'est Léon Blum.

Ses Qualités de Coeur

Tout comme sa mémoire, le cœur de Jaurès était fidèle, fidèle à son idéal, fidèle à ses amis. Cette fidélité était émouvante. En 1910, il me fit présider le Congrès Socialiste du Tarn où il devait être proclamé candidat du parti. Il faut se rappeler qu'il avait été élu en 1885, puis battu en 1889 par un conservateur. Il fut réélu en 1893, puis battu en 1898, réélu en 1904. Ces succès et ces revers, tous les quatre ans alternés, furent le thème de son allocution au Congrès, car, battu, il n'accepta jamais de candidature dans une autre circonscription et il se consacra à l'Histoire Socialiste de la Révolution et au journal du Parti l'Humanité.

C'est en langue d'oc, en patois, qu'il parle, comme pour être plus près de ses camarades... et je me rappelle cette image: «Nous avons navigué ensemble sur les mêmes flots orageux, tantôt au sommet, tantôt au creux de la vague, mais jamais aucun naufrage ne nous a séparés.»

Cette année-là, il craignait d'être battu, car pour la première fois le Parti Radical, qui, jusqu'alors, l'avait soutenu, «contre la mine, la cure et le château», lui opposa un candidat. J'ai assisté à sa première réunion publique. Il paraissait gêné par les critiques qu'il devait adresser à son adversaire, «ce poulain échappé d'une prairie voisine». Aux radicaux, qui comptaient, pour obtenir la victoire, sur les voix des adversaires communs de toujours, il reprocha courtoisement, gentiment, d'une voix douce, le ralentissement des réformes sociales et j'entends encore sa voix teinte de charmante ironie: «Ils sont, dit-il, comme les bœufs de chez nous; je ne sais s'ils en ont la force, mais je sais du moins qu'ils en ont la lenteur.»

Jamais je ne l'ai entendu s'exprimer grossièrement, ni même durement. Il voulait, d'ailleurs, une République où, comme il l'a écrit: «On peut se combattre sans se déchirer.»

Un jour, pourtant, il fut sévère, au lendemain de l'affaire Rochette, pour M. Caillaux qu'il appelait l'«effronté». Et comme je m'étonnais de son jugement si dur, et que, confondant (j'étais jeune) autorité et autoritarisme, je lui répondis qu'il me paraissait pourtant être un jacobin, il me répondit en riant de son bon et gros rire: «Oui, un jacobin dont le bonnet rouge lui est descendu sur les talons.»

Il ne manquait pas de malice... C'est, je crois, en 1912, qu'Anatole France et lui vinrent faire une conférence dans la région Anatoles France avait quelquefois reproché à Jaurès de rechercher la popularité. Et cela lui avait été sensible, car il était modeste. Donc, le président de la réunion dit d'une voix éclatante: «La parole est à Jaurès». Anatole France prit celui-ci par le bras et lui murmura à l'oreille: «Cà, c'est la gloire...», mais quand ce fut son tour, le président s'écria: «Et maintenant, la parole est au citoyen Anatole...». Jaurès, épuisé, ruisselant de sueur, dit à France en souriant: «Et ça, c'est la popularité...».

Cette simplicité naturelle, je dirai même cette modestie, ce large esprit de bienveillance et de tolérance donnaient encore plus d'éclat à son génie.

Sa Philosophie

A lui seul, par l'élévation de sa pensée, par l'élan de sa foi, par l'immensité de ses rêves, Jaurès était l'humanité. D'ailleurs, tout son rêve humain, toute son action, étaient fondés sur sa philosophie. De cette philosophie, Max-Pol Fouchet a présenté, avec un grand talent, quelques aspects essentiels.

Pour Jaurès, toute pensée, tout acte humain laissent des traces réelles dans le monde. Aussi ne négligeait-il aucune force, ne dédaignait-il aucune créature, et je me rappelle avec quelle impatience il rabroua, un jour, un de mes amis qui voulait le délivrer d'un importun: «Non dit-il, car dans chaque être humain, même insignifiant, il y a une étincelle qui peut jaillir.»

De même, loin de jeter sur le passé un voile d'oubli et de dédain, il recherchait à travers les penseurs, à travers les religions, à travers l'Histoire, «ce qu'il y avait encore de vivant, ce qui pouvait rester dans la conscience humaine affranchie et grandie». Et c'est pourquoi, suivant le cours du grand fleuve humain vers les vastes horizons, il tenait compte, d'un côté, de l'évolution de forces économiques et de l'effet de ces forces sur le développement de la vie morale et intellectuelle des hommes, de l'autre, de la direction et de la puissance des aspirations humaines vers une idée supérieure de civilisation. C'est ainsi qu'il fut toujours un conciliateur, un unitaire. Faisant la synthèse de la conception matérialiste et de la conception idéaliste de l'Histoire, il fonda la doctrine moderne du Socialisme français, tout à la fois sur la dialectique de Marx et sur l'idéalisme

humain et républicain de la Révolution.

C'est ainsi qu'il conciliait l'universel déterminisme et l'universelle liberté, et qu'il précisait un jour sa pensée: «La société socialiste ou communiste sera la conséquence fatale de l'évolution et de la science qui concentre la production et la met en contradiction avec l'ordre et parce que les êtres sans nombre qui ont, eux aussi, évolué, font entendre le même souffle de plainte et d'espérance qui est l'âme même de la Justice et de l'Humanité.»

Cette idée de continuité et d'unité dans le temps, je la lui ai entendue illustrer un jour dans une réunion à Graulhet, devant les paysans et les ouvriers mégiessiers. Je devais parler avant lui, en «lever de rideau» et vous vous imaginez quel rideau fragile et tremblant.

En nous rendant au meeting, par une nuit étoilée, il ne disait rien, regardait le ciel constellé, chantonait de temps en temps une note monotone, comme s'il cherchait le «la» sur un diapason invisible, avant d'entonner un grand hymne humain. Je me demandais s'il était obsédé par la pensée de Pascal: «Ce silence éternel des espaces infinis m'effraie...» Oh! non, ce grand optimiste était, à sa façon, plus croyant que Pascal. Dans son discours, il exalta d'abord l'idéal socialiste, défini l'action socialiste; il prouva, par l'exemple, pris dans la région même, des grandes sociétés anonymes concentrées, comment l'évolution économique ébauchait la forme du socialisme dans la société capitaliste même, et il montra par un raccourci d'histoire que la revendication des hommes tendait, depuis des siècles, au même but. Il évoqua alors la mémoire des militants disparus, qui avaient souffert pour cette cause et dont les rêves avaient rempli le ciel d'une grande espérance et qui ne verraient pas la justice. Il protesta contre cette injustice du destin, et alors l'hymne éclata. J'en ai retenu cette phrase, que je livre pour la première fois: «Et quand je vois, s'écria-t-il, les bras levés, quand je vois au firmament briller les étoiles lointaines, je crois apercevoir de pâles crucifiés qui en appellent à la vie.» Et ce fut alors l'appel aux vivants pour qu'au plus tôt ils réalisent le rêve des morts en construisant la société nouvelle.

Une foi d'apôtre

Jaurès ne se séparait pas du peuple, il s'attachait à lui. Il savait que le peuple et spécialement la classe ouvrière ont été les grands artisans de la liberté. Il avait la passion de la foi. Il considérait l'enthousiasme, l'audace, la foi, comme les moteurs des grandes actions humaines.

Je me rappelle cette promenade d'un après-midi d'automne sur les coteaux du Carmauxin. Lui, mon beau-père Autourier le verrier, Berton le mineur et moi nous cheminions lorsque Jaurès découvrit Albi et la massive cathédrale de briques et les cheminées roses de la Verrerie ouvrière, toutes deux unies par le manteau de pourpre du soleil couchant. Il nous dit d'abord quelle foi

avait animé les artistes et les pauvres serfs qui avaient, pierre à pierre, élevé le somptueux édifice où ils devaient abriter «la vieille chanson qui berça la misère humaine». Il rappela ensuite à

ses deux camarades ouvriers comment les verriers, traqués et chassés de l'usine patronale de Carmaux pour avoir revendiqué la liberté syndicale, s'étaient faits maçons, charpentiers, peintres, pour construire la verrerie qui devait abriter le travail et la liberté, et, les prenant alors par le bras, il ajouta, d'une voix douce: «Sainte-Cécile, la Verrerie ouvrière, à des siècles d'intervalle, l'une et l'autre furent un grand acte de foi.»

Oui, il avait la foi, la passion d'un apôtre. Aussi cette prodigieuse force humaine qui menaçait tant d'égoïsmes, heurtait tant de préjugés, devait-elle attirer ce que Jaurès ne connut jamais et ce dont il est mort: la haine.

Il le savait. Un jour même il s'est écrié: «Je sais que nous tomberons peut-être sous les coups de quelque fanatique, peut-être même serons-nous abattus par un de ceux que nous voulons affranchir.»

Sa Mort

Le 31 juillet, il tombait, au seuil de la guerre, sous les coups d'un pauvre hère qu'avaient fanatisé des campagnes de haine. De ceux qui avaient armé son esprit, vous trouvez quelques-uns parmi les traîtres qui ont livré et qui assassiné la patrie, et au premier rang ce Maurras qui, le 20 juillet, le menaçait du sort de Calmette et terminait son article par ces mots: «Que M. Jaurès soit pris de tremblement...», tandis qu'un nommé de Waleffe demandait «s'il ne se trouverait personne, à la veille de la guerre, pour administrer à cet homme, à bout portant, le plomb qui lui manque dans la cervelle».

Ce fut fait le 31 juillet 1914, à la veille même de la guerre.

Je le veillai, la seconde nuit. Il reposait sur le pauvre petit lit d'une chambre nue où il n'y avait qu'une table et partout, à même le sol, des livres, sa seule richesse.

Tard dans la nuit, deux femmes vinrent, croyantes d'une autre foi que la sienne, s'agenouiller et prier: Mme et Mlle Jaurès — Mme Jaurès à qui, je le dis en passant, je dus, avec Pierre Renaudel, faire attribuer, quelques se-

maines après, pour qu'elle pût vivre, une part de débit de tabac.

Un jeune homme les accompagnait. Il demeura avec moi. Il venait d'obtenir son diplôme de bachelier et me dit qu'il allait suivre les cours de préparation militaire en attendant l'âge de s'engager. Deux ans après, l'aspirant Louis Jaurès, âgé de 17 ans et demi, tombait, frappé comme son père d'une balle à la tête, sur le plateau de Craonne, où il avait défendu cette patrie et cet idéal que son père lui avait fait passionnément aimer.

La colère et la douleur des mineurs de Carmaux furent immenses quand ils apprirent la mort de celui qu'ils appelaient «Nosté Jean». Et, après trente ans de deuil, leur fidélité lui demeura entière. Lorsqu'en 1942, ils apprirent que Vichy voulait abattre la statue qu'ils avaient élevée, ils allèrent nuit et jour monter la garde, tandis qu'une délégation se rendait chez le préfet: «Si on touche à notre Jaurès, lui dirent-ils, les puits de mine sauteront.» Et on ne toucha pas à la statue. Et ils sont là-bas, dans la résistance. Ils luttent comme il l'eût souhaité, et, comme il l'eût voulu, ils défendent la patrie et la République.

Jean Jaurès

Jaurès, de son vivant, a été l'objet d'une haine, d'une haine particulièrement tenace, particulièrement active. Il est mort assassiné, il y a aujourd'hui 32 ans exactement. Son assassin était un fou, mais un fou fanatisé par les accusations et par les outrages.

Il a grandi, comme tous les hommes vraiment grands d'ailleurs, à mesure que l'on s'éloignait de lui, à mesure que le regard prenait du recul, et cela parce qu'il était fait d'avance pour la perspective de l'Histoire.

Il y avait, en lui, a dit Léon Blum, la promptitude inouïe du jaillissement de l'idée ou de la formule et, comme l'a écrit son ami Brake, cette espèce de fructification instantanée, qui faisait qu'on voyait le roindre fait ou la moindre idée prendre soudain, presque immédiatement en lui, un développement complet.

Il y avait en lui une pureté d'âme, une limpidité de cœur qui était, par moments, presque enfantine. Ce n'est pas assez de dire qu'il était désintéressé; jamais, à aucun moment, sous une forme quelconque, sa pensée ou son action n'ont été altérées, déviées par l'un quelconque de ces mobiles humains qui, malgré nous, presque à notre insu, pénètrent perpétuellement en nous. Il n'avait pas d'ambition. Il n'avait pas d'orgueil. Il n'avait pas de vanité, ce qui est infiniment plus rare. Il n'avait pas de besoins. Il était plus juste encore vis-à-vis des adversaires que vis-à-vis de ses amis.

Jaurès a été un socialiste. Il a même été, pendant longtemps, en France et

hors de France, le socialiste par excellence. Le socialisme est une doctrine qui considère la société dans laquelle nous vivons, le régime social au sein duquel nous sommes placés, comme injuste, comme contradictoire avec lui-même, qui veut en instaurer un autre où la justice soit substituée aux privilèges et où l'ordre — l'ordre véritable fondé sur la justice — soit substitué au hasard. Il professe que c'est le régime actuel qui divise fatalement, inéluctablement, l'humanité en classes antagonistes. La masse des hommes, l'immense majorité des hommes, c'est ce qu'en langage socialiste, nous appelons les prolétaires, ceux qui ne peuvent subsister qu'en vendant on en louant leur force de travail. De l'autre côté de la barrière il y a, non pas une élite, mais une oligarchie qui constitue ses richesses par les prélèvements exercés sur le travail des salariés.

Le génie de Jaurès est un génie synthétique; c'est un génie, écrit Léon Blum, dont le caractère est précisément de fonder à lui-même les diversités et même les contradictions, de prendre des notions et des pensées qui pouvaient avant lui sembler discordantes et même contraires et de les fonder dans une espèce d'harmonie vivante. Continuer les grandes traditions, ce n'était pas pour lui rester fidèle à leur forme, mais en continuer l'esprit. C'est en descendant vers la mer, disait-il, que le fleuve reste fidèle à sa source.

Jaurès a pensé et nous pensons avec lui qu'au travail séculaire, c'est le Socialisme qui avait enfin révélé sa loi en même temps que sa fin. M. R.